

BARREAU DE TOULOUSE

Séance solennelle d'ouverture de la Conférence du Stage

12 Février 1977



DISCOURS
de M. le Bâtonnier RASTOUL



ELOGE...

par M^e Michel DUBLANCHE

Lauréat de la Conférence du Stage
Prix Alexandre-Fourtanier



DISSERTATION

par M^e Charles VINCENTI

Lauréat de la Conférence du Stage
Prix Henri-Dupeyron

ELOGE...

par M^e Michel DUBLANCHE

Lauréat de la Conférence du Stage

M. le Bâtonnier BASAX ou le sens de la grandeur

Monsieur le Premier Président,
Monsieur le Procureur Général,
Monsieur le Bâtonnier,
Mesdames, Messieurs les Membres du Conseil de
l'Ordre,
Mesdames, Messieurs,
Mes chers Confrères,

Ce jour-là, le Styx bouillonnait d'une eau noire et tumultueuse. L'immense fleuve des Enfers grondait sous la voûte épaisse de la caverne. Eclairées par les longues flammes des torchères, les crêtes d'écume flamboyantes jouaient avec le feu éternel qui brûle les âmes lorsque celles-ci ont abandonné la chair des hommes et parviennent aux cieux pour y goûter la perpétuité.

Que cherchaient-elles, ces âmes, « à voyager ainsi, sur des ponts de bateaux délabrés » (1), noyées dans une quête plus lointaine et plus avide que celle que l'on imagine dans le grand regard de Sardanapale faisant face à sa mort « par-dessus les amoncellements de splendeurs » ? (2).

Peut-être venaient-elles simplement oublier les états illusoirement successifs du désert qu'elles avaient connus, tant il est vrai que l'acte sur lequel ne prévalent ni la négligence des constellations, ni le murmure éternel des fleuves est « l'acte par lequel l'homme arrache quelque chose à la mort » (3).

(1) Georges Sèféris in « L'été grec » de J. Lacarrière.

(2) Maurice Barrès in « Le mystère en pleine lumière », à propos du tableau d'Eugène Delacroix « La mort de Sardanapale ».

(3) André Malraux, in « Oraisons funèbres ».

L'illustre Bâtonnier Philippe Féral, qui prononça le premier discours d'ouverture de la séance solennelle du Stage le 6 juin 1838, suivait le cours de ce torrent qu'il connaissait depuis longtemps. Il savait qu'il était minuit sur la terre, tout en bas, et attendait sans impatience que cette boule, qu'il contemplait souvent, si belle et silencieuse, lorsqu'il lui arrivait de descendre sur ce chemin des enfers, glissât sans le moindre sursaut dans la soixante-quatorzième année du vingtième siècle.

« Permettez-moi de vous présenter mes respects, Monsieur le Bâtonnier », dit une voix nette et haute derrière lui.

Le Bâtonnier Féral se retourna.

« Comment ? Vous, Maître Basax ? Déjà, parmi nous, en de tels lieux ? »

« Déjà » : ce mot était banal, tant il est vrai qu'entre la nuit toujours ambiguë du passé et le feu trop éblouissant du futur, l'âme du Bâtonnier Féral s'était accoutumée à ne plus percevoir l'étendue qui séparait la vie immédiate de l'homme et de ses sens et la spéculation hasardeuse de ce qu'il restait de son esprit depuis que le ciel l'avait rappelé.

« Il fallait donc que vous quittiez le monde des hommes si tôt », reprit le Bâtonnier Féral, dissimulant sa surprise, non son émotion.

« ...Après tant d'orgueil, après tant d'étrange oisiveté mais pleine de pouvoir... » (4) lui répondit le Bâtonnier Basax, qui demeurait voltairien jusques et outre-tombe.

« Certes, murmura Philippe Féral, mais je sais qu'il est des hommes en notre vieille ville de Toulouse qui n'ont nul effort à faire pour se souvenir de votre visage, de votre hauteur, de votre bel exemple. »

« Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux » reprit avec simplicité le Bâtonnier Basax qui n'avait pas oublié le vers de Mérope.

Les deux ombres s'éloignèrent...

Laissons là l'imaginaire.

Et puis-je demander à votre noble auditoire de pardonner l'impromptu de ce dialogue aux enfers ?

L'éloge d'un homme qui ne connut jamais d'obstacle à cultiver le seul sens de la grandeur n'exigeait-il pas que ce fût depuis le ciel, d'abord, que l'on osât en parler ?

Homme étrange, loin des hommes parfois ; qui était donc M. le Bâtonnier Basax ?

Il est un endroit de notre pays où la chaude terre de Gascogne, fougueuse et possessive, abandonne l'ivresse de ses vallons et

(4) P. Valéry, « Le Cimetière marin ».

de sa verdure et glisse doucement vers la simplicité subtile des pins et du sable fauve des landes. C'est là, à Nogaro, que naquit en 1883 Roger Basax : entre Garonne et Adour, au pied de ces collines où de riches cépages fourniront l'armagnac qui puisera ensuite son caractère dans le chêne de la forêt de Montlezun dont les merrains veinés de rose seront fendus, en droit fil, à la main, pour donner le fût grâce auquel existera le mariage mystérieux entre le bois et l'eau-de-vie.

Son père était notaire. En goûta-t-il aussitôt pour la langue du droit un appétit spontané ?

Qu'il nous soit permis d'en douter, tant il est vrai que l'art l'amena naturellement à la profession qu'il sut immédiatement honorer.

Roger Basax acheva ses études supérieures juridiques dans ce milieu qui cultivait le goût du luxe et la hauteur des sentiments. Et il y puisa ses faveurs pour la distinction sobre, le port altier, parfois méprisant, l'intelligence vive et glacée.

Il vint ensuite à Toulouse, et en 1908 s'inscrivit à notre Barreau.

Ses études secondaires achevées, il quitta sa ville natale pour Bordeaux. Celle-ci s'enorgueillissait à l'époque de connaître une riche aristocratie, hautaine et élégante, en la personne des Chartrons.

Il est alors secrétaire de M. le Bâtonnier Deyres, « grande silhouette un peu hautaine » (5), que chacun considère avec respect lorsqu'il traverse seul, vêtu de sa robe noire, la grande salle des pas perdus « devant la haie de ses confrères devenus, pour une fois, silencieux » (6 .)

Les affinités des deux hommes iront de pair. Le raffinement, l'élégance patricienne, la précision du geste et du verbe de son maître de stage permettent à Maître Basax de cultiver à son tour « cette fleur magnifique de l'intelligence » qu'est le goût.

Telle était l'influence du Bâtonnier Deyres, une Babel symbolique : ne pas avoir honte de la distinction afin de ne jamais sombrer dans la confusion.

Et c'est ainsi qu'un seigneur du Palais eut pour disciple un seigneur de la vie.

Car Maître Basax honora cette belle infidèle.

Carmen Igon, qu'il vient d'épouser, lui donnera deux enfants. Le sort cruel arrachera à l'amour de ses parents le premier en bas âge.

Dans le même temps, le beau-père de Maître Basax acquiert la faïencerie de Valentine. Autodidacte des choses de l'art, Roger

(5) Discours de M. le Bâtonnier Viala, 17 janvier 1975.

(6) Me Françoise Duby, éloge de M. le Bâtonnier Deyres, 9 décembre 1976.

Basax fouille les ruines et trouve une collection de poteries diverses aux émaux transparents. Il orne ainsi la somptueuse demeure qu'il vient d'acheter à Valentine, sur les bords de la Garonne.

Hôte exquis, il convie ses amis à des réceptions fastueuses. La demeure est un joyau. Chaque meuble est choisi comme une œuvre d'art. Chaque pièce connaît une destination raffinée. La salle à manger d'été accueillera la gaieté majestueuse des cocktails et repas d'après-guerre. C'est l'époque du fameux circuit du Comminges et les plus grands noms de la course automobile viennent apprécier les foies de canard voluptueux et souples, les riches cassoulets, les glaces aux parfums doux de sucre et d'éden, les fraises aussi fraîches que les charmantes demoiselles qui illuminent les soirées.

L'humeur est à la vraie vie, celle qui permet de cueillir le jour en faisant de « toute réalité un enchantement », selon la formule que Roger Basax avait choisie pour toute devise. Le champagne arrose le prix incomparable de cette vie. Une merveilleuse vie, celle d'un connaisseur d'art, à laquelle il convient d'offrir un vin de même facture. Ce sont les ferments engourdis pendant l'hiver qui donnent la couleur « œil de perdrix » au breuvage réinventé par ce dégustateur de génie bien après le moine de Hautvillers, Dom Pérignon.

Les gens de bien se pressent à la table de Maître Basax et goûtent, avant qu'on ne la galvaude, la véritable qualité de la vie.

Rappelez-vous cet excellent homme.

Il descendait avec dignité les escaliers de la cave et vous le suiviez parfois, les yeux éblouis par tant de zèle,

Il souriait en pensant à ce subtil Meursault brillant d'une belle teinte d'ort vert, au Sauternes sublime dont la grappe a la couleur de l'ambre, à ce grand Chambertin dont la pourpre est plus jaillissante qu'un soleil qui se couche. Dans la pénombre du caveau, il caressait du regard les Médocs graveleux dont la grâce rose et légère embaumait comme un réséda et s'emparait d'un vieil Armagnac, clair et pur comme une source d'eau-de-vie.

L'art était toute sa vie.

Il sacrifia à l'esthétique son personnage qu'il composa, sa profession qu'il aima « de l'amour que l'on a pour une femme, celui d'Aragon pour Elsa... »

Il fut un dandy.

Il était un seigneur.

Sa taille moyenne ne l'empêcha point de paraître grand.

D'une élégance très soignée, il était toujours vêtu d'un costume d'une remarquable coupe. La tête haute, souvent chapeauté, il portait avec distinction un nœud discret dont la sobriété équilibrait le classicisme de la mise. Un regard vif et droit complétait avec bonheur le port altier du personnage. Il marchait

d'un pas ferme, ses dossiers pliés sous le bras, tenus par une sangle. Son langage châtié n'excluait pas les colères...

Au Palais, ce grand bourgeois voltairien, sceptique, libéral et irreligieux, cultivait à la barre la passion du beau et fustigeait du plus cruel mépris ceux qu'il nommait « les petites gens ».

Avocat de l'Etat, de la Compagnie Air France, de plusieurs syndicats-administrateurs, il plaidera avec une constante exigence.

Nul mieux que lui n'a su choisir ses arguments, étudier un dossier, affirmer avec autorité le devant-être d'un débat processuel dans le seul souci de la défense des intérêts de ses clients.

Élégant dans la vie, il était simplement beau et sobre à la barre. N'osant jamais sacrifier le fond à la forme, il se contentait à chaque fois de dominer souverainement la technique de la plaidoirie, tel un artiste.

Il inventa ce qu'il appelait « la plaidoirie moderne » : il triait soigneusement quelques arguments, les alignait comme des vecteurs parfaits et les présentait avec une grâce logique. Affirmations et corollaires devenaient postulats.

La véritable éloquence se moquait de l'éloquence.

« Jamais ne ploiera la taille de l'avocat dont le métier était d'abord un art et qui avait au suprême degré le sens de ce qu'incarnait cet art dans la Société » (5).

Le grand homme force le respect.

Et ses confrères le respectaient.

Le témoignage lui en fut donné à la veille de la seconde guerre mondiale.

Les politiciens d'alors se querellaient et confondaient leur courage avec la vanité des mots creux et les alliances vaines.

Maître Basax est élu bâtonnier.

Il sera chef de l'Ordre de 1938 à 1945.

La période est sombre. Les courants d'opinions balaiant le Palais. Les esprits s'enflamment, courent jusqu'à la haine. Le courage et l'autorité du Bâtonnier Basax lui sont nécessaires pour maintenir la fière indépendance de l'Ordre.

Les réfugiés affluent à Toulouse. Parmi eux, des avocats, des hommes politiques au destin maladroit.

Il faut intervenir sans s'abaisser.

La diplomatie exige plus qu'une simple tolérance courtoise ; elle exclut la flatterie et doit demeurer ferme pour être efficace.

S'abstenant de prendre parti de façon irraisonnée et trop prompte, le Bâtonnier Basax saura pendant six longues années réussir ce prodigieux pari de maintenir le Barreau dans une disci-

(5) M. le Bâtonnier Viala, discours précité.

plaine stricte, de le protéger des factions et d'aider non seulement ses confrères mais bien des hommes lorsque les uns ou les autres connaissaient les affres d'un choix trop audacieux ou d'une injustice...

La raison d'Etat jugule le politique.

Mais l'homme libre et moral doit savoir s'en affranchir.

Quelle audace et quel honneur pour la profession que des hommes tels que le Bâtonnier Basax à Toulouse ou le Bâtonnier Charpentier à Paris. Vêtus de leur robe noire, ils luttèrent au cours de procès retentissants devant les cours martiales et autres cours de sûreté afin que celles-ci soient d'abord et surtout des cours de justice.

Quels que troubles et graves que furent les instants, la pérennité de la défense sera sauvegardée.

« Libres, vous entendez bien, nous devons rester libres » hurlait-il à l'adresse du Jeune Barreau, reprenant ainsi le « flambeau des gloires » dont usait son illustre confrère Démosthène lorsqu'il exhortait la jeunesse d'Athènes.

Souvenons-nous de l'image qu'il nous laissera.

Prononçant le 3 décembre 1938 le discours d'ouverture de la rentrée solennelle de la Conférence du Stage, il célébrait alors le centenaire du courage du Bâtonnier Philippe Féral et s'adressant aux jeunes hommes de la barre, leur rappela qu'il n'y avait place auprès de celle-ci « ni pour des abandons, ni pour des regrets ».

« Pour ma part, disait-il, je me plais à n'y voir que l'affirmation d'une certaine grandeur, la vertu attestée des disciplines maintenues, une promesse de durée et de renouvellement ».

Il ajoutait seulement « une pensée d'humilité aussi, mais pour moi seul ».

C'est cela aussi le sens de la grandeur.

Et voilà toute la leçon que les jeunes générations devront tenir de l'héritage du Bâtonnier Basax : savoir sans vanité, mais avec une profonde certitude, que nous choisissons une profession où l'orgueil ne sera jamais étranger, mais toujours soutenu par une grande opiniâtreté, elle-même jamais absente d'émotions.

Parce qu'il est défenseur de la liberté, l'avocat doit défendre d'abord sa propre indépendance car il sait qu'elle ne dépend que de la volonté de l'homme et non du prince, ou des institutions.

Il n'est jamais condamné à la liberté de choisir

M. le Bâtonnier Basax le rappelait avec émotion lorsqu'il reçut des mains de M. le Bâtonnier Marty la médaille commémorant l'anniversaire de ses soixante années de Barreau.

La garrigue sent bon les herbes de Provence, sur les hauts de Cannes et de Grasse. Le soleil avili de décembre grise encore les acacias et les pins écorchés. La Provence aime respirer à cette heure de Noël pendant laquelle les santons qu'elle a créés prennent vie et se rejoignent sur le chemin qui serpente jusqu'à la petite chapelle dessinée par Van Gogh.

Il avait fait grand vent pendant toute cette journée du 31 décembre 1973. M. le Bâtonnier Basax était venu à Grasse goûter avec les siens le charme discret d'une nouvelle année hésitante.

Le repas était gai. Il huma les vins comme à son habitude, les fit rouler sur sa langue pour s'imprégner de leur bouquet. Soudain il ferma les yeux...

La mort l'avait frappé avec dignité, à l'aube du jour de l'an. M. le Bâtonnier Basax mourut comme il avait vécu, un verre de champagne à la main.

Il nous avait appris que l'art est la science faite chair et que la beauté doit ignorer ses origines. Il ne cultiva que ces seuls canons, tant il est vrai que la grandeur de quelques-uns permet seule au théâtre des hommes de l'emporter sur le théâtre des ombres.